

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'Électeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 24.

A. GUERARD & C^{ie}.

Quebec, 27 Octobre 1866.

ABONNEMENT :

Ville, trois mois..... 45 sous.
Campagne..... 30 sous.
Chaque numéro..... 3 sous.

L'ÉLECTEUR.

Paraît le Samedi de chaque semaine.
Toute correspondance concernant la rédaction
doit être adressée FRANCO à

A. GUERARD et C^{ie}, PROPRIÉTAIRES
Rue St. Marguente, No. 47.

L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzarotti, No. 39, Rue
du Pont, St. Roch ; M. G. A. Delille, Manufacturier
de tabac, Faubourg St. Jean ; M. Hardy,
libraire, Basse-Ville ; M. Bellerive et Laforce,
Maison des Bains, Haute-ville ; M. Bastien, bar-
bier ; rue St. Joseph, M. Marier, barbier, rue St.
Joseph, M. Crémazie, libraire, J. Williams
Barbier, côté du Palais, M. Wm. Dalton, coin
des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons
L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer
si elles ne s'abonnent pas.

UN CHANT D'ÉTUDIANT.

Que le bruit des pièces d'or
Agace l'oreille
Du pauvre diable qui dort
Et qu'il, le réveille ;
Ce bruit nous est fort égal,
Equiangle, équilatéral :
Car nous couvrons tout sur terres
Du bruit de nos verres !

Que le bruit d'un doux baiser
En sursaut réveille
L'amoureux qu'on fait poser !
L'histoire en est vieille.
Ce bruit nous est fort égal,
Equiangle, équilatéral,
Car nous couvrons tout sur terres
Du bruit de nos verres !

Qu'un peureux à chaque pas
Tremble sur sa route,
Entendant sonner le glas,
Le glas qu'il redoute.
Ce bruit nous est fort égal,
Equiangle, équilatéral,
Car nous couvrons tout sur terres
Du bruit de nos verres !

Un seul bruit nous pâlerait,
Nous rendrait livides,
C'est si le garçon criait :
"Les caves sont vides !"
Mais il serait le signal
D'un infernal bacchanal,
Car nous couvririons la terre
De débris de verre !

CHARLES DÉT.....

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

LE 27 OCTOBRE.

Nous empruntons à l'un des ouvrages de M. Charles Barbara, dont les lettres déplorent la perte récente et funeste, la petite nouvelle suivante, l'un de ses chefs-d'œuvre.

UN BILLET DE MILLE FRANCS.

La nuit était fort avancée, plus de voitures et plus de passants, tout dormait. Je montais lentement mon quartier, abîmé dans les réflexions les plus tristes ; j'étais à bout de ressources, j'avais lassé la bonne volonté de mes amis, j'en étais à ce degré de misère qu'on cache comme une honte ou qu'on n'avoue qu'à force d'humilité, à moins que, ce ne soit à force d'orgueil, et je rentrais désespéré, après une journée de démarches vaines. Je n'espérais plus qu'en un miracle. J'avais la tête penchée, attirés dans l'enfoncement de deux devantures par un petit objet noir. Je me baissai. C'était un portefeuille à peu près de la grandeur d'un porte-monnaie. Il n'y a qu'un instant, je m'étais dit : *Si je pouvais trouver un billet de banque !* et j'avais, pendant quelques minutes, cherché minutieusement sur le trottoir, ramassant tous les chiffons de papier que j'apercevais. J'avais bientôt rougi de ma sottise et délaissé cette besogne pour revenir à des idées qui cadrassent mieux avec le sens commun. Or, c'était précisément à l'instant où je songeais d'autant moins à trouver quelque chose que tout à l'heure l'idée m'en avait paru plus absurde, que je touchais un porte-feuille de la main. Ce que j'éprouvai est impossible à dire. Bien des fois j'avais réfléchi à une situation analogue, mais je ne m'étais fait qu'une idée très-incomplète de l'émotion que je ressentais alors. J'eus une faiblesse qui se traduisit en froid dans la moelle, en sueur sur le front, en tremblement nerveux, en tourbillons dans la tête et en battements de cœur à m'étouffer. La réflexion me rendit subitement calme. J'avais si peu foi en un hasard heureux, que je fus convaincu de ne trouver que des papiers insignifiants dans le portefeuille. Je le mis dans ma poche et continuai mon chemin, fort préoccupé du reste.

Je n'eus pas fait quelques pas que je vis au loin, à la lumière du gaz, un homme venir de mon côté. L'agitation me troublait les yeux. Il me sembla que cet homme se baissait et cherchait quelque chose. Je suis persuadé actuellement que cela n'était pas. Mais alors l'illusion fut telle que j'en eus une peur excessive. Je m'imaginai tout d'un coup et que j'avais affaire au maître du portefeuille et que ce portefeuille contenait des valeurs importantes. Je veux être sincère : un sentiment malhonnête me poussa spontanément dans l'esprit. Je fis volte-face et me mis à courir de toutes mes jambes sans savoir où j'allais. Dans mon

vertige, les oreilles me tintaient, ma respiration faisait un bruit analogue à celui d'un soufflet de forge, ce qui me fit penser un moment qu'on me poursuivait, et je faillis me trouver mal. Ces cauchemars ou lion essaya de se sauver malgré l'inertie des membres ne font certes pas tant souffrir. Après une course folle à travers vingt rues, j'arrivai enfin à ma maison, dont j'arrachai la sonnette. Je me jetai dans la porte et la fermai derrière moi avec une violence fébrile. Là, je m'arrêtai un peu pour respirer.

Mes jambes pliaient sous moi. Je m'accrochai à la rampe et montai les marches une à une. Le sang de mon cœur sautait comme une chèvre et semblait me faire sur la poitrine de grosses cloques, analogues à celles d'une pâte qui bout. La même réflexion qui m'avait déjà calmé me calma une seconde fois. Je suis fou, il n'y a rien dedans, me dis-je. J'entraî chez moi plus tranquille. Je m'assis devant une table et tirai le portefeuille de ma poche. Les mains tremblaient comme attaquées subitement de paralysie. C'était un petit portefeuille en peau chagrinée, couleur vert de bouteille, sans ferrure. J'ai ma lecture du meilleur roman ne me causa un intérêt plus vif. Il y avait quatre poches, dont une fermée par une languette. Je ne respirais qu'avec peine. Je vidai les trois poches ouvertes, qui contenaient simplement : 1o une quittance de loyer de deux lettres ; 2o la reconnaissance d'une somme de trois cents francs prêtée ; 3o un bout de taffetas pour les coupures ; 4o un doigt de très-vieille dentelle ; 5o la recette d'une tisane rafraîchissante ; 6o le mémoire d'un artiste en cheveux. Restait la poche fermée. Je l'ouvris, singulièrement refroidi par la trouvaille des pièces jointes. J'avais tort, car j'en tirai, et une émotion puissante traversa ma chair, comme une décharge d'électricité, un billet de mille francs plié en quatre.

Oh ! là, là, je ne sais plus combien je fus de temps en extase devant ce petit papier soyeux, veiné, satiné, dont les lettres M, I, L, L, E, F, R, A, N, C, S, m'entraient par les yeux comme des lames de rasoir. Ma joie fut immense. C'est à peine si je doutai un moment que ce billet fût à moi. Je délirai. Mille francs ! mais c'est la fortune ! O Providence ! c'est incroyable ! mille francs ! Comment, j'ai mille francs ! Oh ! là, là. Et tout ce que la possession imprévue d'une somme d'argent peut souffler de plat et de dégoûtant à un malheureux dont la misère a rétréci le cerveau, et gâté le moral, je le ressentis. Je ne puis me rappeler tous les calculs, toutes les combinaisons auxquels je me livrai, tous les rêves et les vingt romans que je fis alors d'un trait. Ce dont je me souviens bien, c'est que ma joie, si vive que j'en avais la fièvre, était traversée par intervalles de sensations atroces. La situation d'un homme qui aime à la folie une femme dont il n'est pas sûr peut seule donner une idée de la mienne. Qu'il la tienne dans ses

bras, qu'il soit certain d'en être aimé, et il meurt de bonheur; mais qu'il doute d'elle, qu'il la suppose sur le cœur d'un autre, et aucun supplice n'est comparable à sa torture. J'en étais là; je me disais: "Cela n'appartient!" et c'étaient des émotions inénarrables. L'instant d'après, je doutais de la légitimité de mon droit, et je souffrais plus qu'un damné. Quelle veuille! Il n'en faudrait pas beaucoup de semblables pour tuer un homme. Je ne dormis qu'au jour, à la force du besoin.

(A Continuer.)

QUEBEC:

SAMEDI, 27 OCTOBRE 1836

M. CAUCHON.

Nous nous amusons quelquefois à parcourir le *Journal de Québec*. Il y a dans ce journal tant de fatuité, tant de sot orgueil, tant de ridicule mépris pour tout adversaire, quel qu'il soit, qu'il est de temps à autre plaisant de faire la lecture de toutes ces phrases pleines d'encens que le rédacteur, M. Cauchon, s'adresse à lui-même.

À chaque article, à chaque phrase, à chaque ligne, pour ainsi dire, du journal, M. Cauchon trouve moyen de dire à ses bénévoles lecteurs que lui seul est capable, lui seul est instruit, lui seul est intelligent, lui seul peut être l'arbitre suprême de toutes les hautes questions qui intéressent

Nous nous rappelons involontairement les correspondances qu'il envoyait d'Ottawa durant la dernière session du parlement et qui toutes ne parlaient que des faits et gestes de M. Cauchon. M. Cauchon, disait chacune de ces correspondances, a dit quelques mots sur le sujet en question, M. Cauchon a parlé longuement contre la motion proposée par un membre de l'opposition, M. Cauchon a vivement constaté les avantages d'un tel projet, enfin; c'était alors comme à présent, M. Cauchon par ici, M. Cauchon par là, M. Cauchon partout.

À force de parler de sa ridicule personnalité, à force de travailler à diviser ses compatriotes en flattant tantôt leurs sentiments religieux, tantôt leurs sentiments politiques, à force de mépriser ses ennemis, de déverser sur eux les injures les plus sales, les calomnies les plus atroces, cet homme est parvenu, aux yeux de quelques hommes à l'intelligence étroite et peu raisonneuse, à monter sur le fragile piédestal d'une renommée douteuse, achetée au prix des saints principes de la vérité et de la justice.

Oui, il se trouve encore des badauds qui croient sincèrement aux gâtonnades de M. Cauchon, qui jurent sur parole que cet illustre représentant du comté de Montmorency fait tout dans la chambre, et qu'à chacune de ses sorties, les 129 autres membres tombent écrasés sous le poids de son éloquence foudroyante, de sa logique irrésistible.

Où nous admirons le plus M. Cauchon (et c'est ce qui nous a fait prendre la

plume aujourd'hui à propos d'un des derniers articles du "Journal de Québec") c'est lorsqu'il parle de la presse démocratique. Il nous dit crûment que lui seul veut toute la presse démocratique, sous tous les rapports, sous les rapports de la capacité et du talent comme sur les rapports de la richesse et de la fortune. Il quajifie de presse affamée et mourant d' inanition tout ce qui tient au journalisme intègre et indépendant, et il traite les écrivains démocrates de ridicules écrivassiers, d'hommes ignorants, ineptes et incapables.

Nous ne voulons certes pas passer en revue la vie politique de M. Cauchon et le suivre dans toutes les questions où son sot orgueil et ses capacités tant vantées reçoivent les coups les plus rudes et les mieux portés. Nous lui conseillerons seulement de se rappeler les articles de M. Dessaulles à propos des bâtisses d'Ottawa, articles qui lui firent à jamais perdre cette réputation de polémiste habile, acquise par l'insulte et la vantardise et où le rude jouteur qu'il avait en tête l'ayant marqué au front du socle de l'incapacité la plus complète, le laissa sur le terrain, brisé et incapable de se relever jamais. Nous lui conseillerons de se rappeler sa dernière discussion avec M. Fabre au sujet de l'arbitrage impérial, où tous les lecteurs du "Journal et du Canadien" le voyant écrasé sous l'ironie la plus fine, le sarcasme le plus mordant, ne reconnaissaient pas à la réplique le violent insulteur du passé et avouaient tout haut que les beaux jours de ce tribun étaient passés et qu'il était inhabile à la lutte. Ah! M. Cauchon, vous ne vous relèverez jamais de ces coups de masse!

M. Cauchon parle toujours de ses capacités; mais a-t-il donc oublié que même parmi ceux qui de temps à autre, professent ses principes politiques il a rencontré des adversaires qui ont contribué à le perdre, a-t-il oublié par exemple, certaine discussion avec le *Courrier du Canada* à propos de savoir et d'instruction, où M. Taché, connaissant le faible de M. Cauchon et le voyant toujours mépriser ce qui est d'un adversaire, lui citait du Bossuet pour des articles de son crû, et donnait ses articles comme les extraits des œuvres de Bossuet. Alors, d'après M. Cauchon, tout ce que M. Taché disait avoir écrit était ridicule et insipide, tandis qu'il élevait aux nues ce qui était cité comme du Bossuet et qui était l'œuvre de M. Taché! A-t-il oublié le rire inextinguible qui s'éleva d'un bout du Canada à l'autre en le voyant pris dans ses propres filets?

M. Cauchon accuse à chaque article la presse démocratique d'être pauvre. Où est le crime? Une noble pauvreté ne vaut-elle pas une richesse acquise au prix de l'infamie! Si la presse démocratique est pauvre, cela ne peut que prouver qu'elle ne se ravale pas pour amasser de l'or, qu'avant l'intérêt personnel elle sait faire passer l'intérêt public; si elle est pauvre, M. Cauchon, c'est qu'elle ne pratique pas, elle, l'art tout nouveau et tout ministériel de se pourvoir à bon marché de riches rideaux, de splendides tapis, d'embellir son salon de magnifiques

devants de cheminée, et cela aux dépens de la Province! si elle est pauvre c'est qu'elle n'a jamais fait les jobs Foote, c'est qu'elle n'a jamais trempé, Dieu merci, dans les vols d'Ottawa, c'est qu'elle n'a jamais, comme un certain bretteur de notre connaissance, prêté son épée à l'infamie, et, pour enrichir des voleurs publics, frappé, moyennant un bon pourcentage, un homme intègre dont le témoignage en certaine circonstance avait empêché le paiement de grosses sommes frauduleusement réclamées.

Ah! M. Cauchon, ne parlez jamais de la pauvreté de la presse démocratique, quand les richesses que possède la presse ministérielle qu'on a pas d'autre nom, parce qu'elle ne représente aucuns principes d'honneur et de liberté, sont le fruit de la servilité, de la trahison, du vol! ne parlez pas de la pauvreté de la presse démocratique quand les richesses de votre presse, fruit de tant de bassesses et de turpitudes, vous attirent le mépris général.

Taisez-vous, M. Cauchon, votre orgueil, votre vantardise, vos calomnies ont fait leur temps, votre règne est fini. Quelques badauds vous admirent encore, mais leur nombre diminue tous les jours, tandis que le cercle de ceux qui vous méprisent et n'ont plus de foi en votre honnêteté politique, s'élargit tous les jours et comprendra bientôt tous les vrais Canadiens-Français honnêtes et sincères.

En présence du désastre sans exemple qui vient de frapper notre ville, tous les cœurs et toutes les bourses s'ouvrent. Dans la seule ville de Québec, les souscriptions s'élèvent déjà à la jolie somme de \$ 50,000. En outre de cela, toutes les principales villes du Canada et des pays étrangers organisent des comités de souscriptions, ce qui promet une perspective un peu moins sombre pour cet hiver.

Le " Courrier du Canada " et la Revolution.

" Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots "

Le *Courrier du Canada* est, avec le *Journal des Trois Rivières*, l'un des journaux qui prêchent en Canada avec un faste d'impudeur inouï le fanatisme et le pharisaïsme. Ce journal accable, sous le cachet religieux, ses ennemis politiques des grossièretés cyniques de l'injure et lance à tout propos les tirades les plus éclatées contre tout ce qui menace, selon lui, les institutions de droit divin, contre toute idée nouvelle, contre tout élan de la pensée, contre toute découverte de la science, contre tout progrès de l'industrie. Dans son donquichottisme furieux, il s'insurge contre les glorieuses traditions du siècle, contre le triomphe de la civilisation sur les vieux principes du monarchisme, contre l'émancipation intellectuelle généralisée par la reproduction du livre et fécondée par l'idée philosophique et chrétienne, contre les chartes de liberté issues, depuis la déclaration des droits de l'homme, des entrailles fécondes de la Révolution.

La Révolution, dit-il, s'allumera aux quatre coins de l'Europe, elle fait flam-

boyer son glaive, elle brandit sa torche, et dans son cours impétueux comme le torrent, elle menace, elle rugit, elle tonne, elle foudroie, elle sape, elle brise; les principes de l'ancien droit s'effacent devant les principes du droit nouveau. Et le *Courrier*, fait de l'hydre de la fable le monstre symbolique de la Révolution.

Et brochant sur ce thème, le blême Jérémie de cette feuille prédit à la patrie des sinistres destinées; — il voit, dans un horizon ensanglanté, les autels profanés, les prêtres égorgés, le règne en plein soleil du meurtre et de l'assassinat, toutes les atrocités du vandalisme, et sur les parois des temples s'élever les symboles des religions antiques avec le culte de leurs faux dieux.

Le *Courrier* s'agite en vain sur son trépied; il n'en sortira ni rayons ni flammes prophétiques.

Le *Courrier* est de cette race de faux dévots et de pharisiens, race détestable, race éternelle, enracinée dans le christianisme même, comme le chardon au sein d'une terre fertile.

Si Jésus avait eu ces nouveaux brochantes au temple, comme il leur aurait fait sentir la vigueur de ses verges vengeresses!

Ne serait-ce que pour la forme, il n'est pas inutile d'expliquer, sinon au *Courrier* et à ses frères en intolérance, bacheliers et naïseries, du moins à nos lecteurs, le sens du mot Révolution. Cet épouvantail dont ce journal se sert pour terrasser ses ennemis et effrayer les âmes timides n'est après tout qu'une chimère.

Le peuple consolidant ses libertés par le travail, les sciences appliquées à l'industrie, la révolution toute morale accomplie dans les idées et dans les systèmes des gouvernements, les aristocraties orgueilleuses, dernières ombres du moyen âge, disparaissant pour ne faire place qu'à une seule aristocratie, la plus grande, la plus belle, la plus noble, la plus riche, l'aristocratie de l'intelligence et du talent, le génie produisant des œuvres mille fois supérieures à celles de l'antiquité ou d'aucun âge du monde, ce n'est pas la Révolution comme l'entend le *Courrier*, c'est le Progrès.

La liberté, c'est le Progrès, et le Progrès, c'est la lumière, a dit Monseigneur Sibour.

Le Progrès a son heure marquée dans ce siècle. C'est la pensée modifiant la matière, c'est le feu céleste animant la statue d'argile de Prométhée.

Nous admirons tous ceux qui travaillent à l'avènement de la liberté du peuple, de ses franchises et de ses droits. Nous vénérons tous les apôtres de cet apostolat, tous les successeurs de Galilée et de John Brown, tous les martyrs de la pensée, de la science et de la liberté. Mais nous ne voulons pas, nous ne voudrions jamais que le premier venu flétrisse de sa bave nos chères idoles.

Du reste le *Courrier du Canada* et le *Journal des Trois-Rivières* persisteront toujours à voir la Révolution dans le Progrès. L'orgueil, ce père des vices, les rive au fanatisme de leurs préjugés.

Ils confondent les époques; ils voudraient nous ramener aux ténèbres des anciens âges, au temps de la loi symbolisée dans un seul homme, au temps des

droits du seigneur, des bastilles et des inquisitions, et leur philosophie syllogistique adore à deux genoux le sphinx du despotisme. Ils chancellent, ils tatonnent, ils se choquent sans cesse aux angles de la vérité; ils ressemblent à l'aveugle, leurs yeux restent fermés à la lumière.

Ils ne comprennent aucun progrès, ni la portée d'une découverte ni les clefs d'une science. Dans l'intérêt d'une coterie habilement organisée, ils exploitent à grand frais de pathos les haines de parti et les sottis préjugés, et dans leur enthousiasme pour le drapeau menteur de leur parti, ils renieraient les professions de foi de la veille s'il était nécessaire.

Le "*Courrier du Canada*" surpasse encore en fanatisme son confrère le "*Journal des Trois-Rivières*."

O saint homme! pour quoi venir ainsi étaler vos indignes tartufferies? Pourquoi venir fausser les véritables doctrines du catholicisme en matière de progrès et de civilisation? Qui croyez-vous tromper par vos hypocrites paternités? Votre âme possède-telle le renoncement à soi-même, l'évangélique douceur, et l'inaltérable sérénité de cœur du chrétien. Est-ce ainsi qu'il faut enseigner la Religion Catholique? Ne prêchez-vous pas tous les jours l'intolérance religieuse? L'élasticité de votre conscience et la variété de vos saintes turpitudes ne sont-elles pas assez connues? Faut-il arracher le masque qui couvre vos hypocrisies et montrer aux yeux du lecteur toutes ces fausses vertus que vous cachez à l'ombre de vos organes soi-disant religieux!

L'Évangile n'est pas un code que vous puissiez torturer à plaisir. Nous ne permettrons pas que la croix du Chrétien vous serve d'instrument pour frapper sans miséricorde vos adversaires politiques.

Si nous administrons cette leçon au "*Courrier du Canada*," ce n'est pas dans l'espérance qu'il revienne de ses erreurs et abjure son passé, aimant mieux d'ailleurs le compter au nombre de nos adversaires que de nos amis; c'est pour mettre ceux qui nous lisent en garde contre les mensonges de ses déclamations et le sophisme de ses principes.

ANNIBAL CHAMOILLARD

L'enseignement de l'anglais en Canada.

Monsieur l'Éditeur,

Je lis dans le dernier numéro de l'Électeur une critique de ma correspondance intitulée: *de l'anglification en Canada*.

Je ne sais si cette critique est une opinion personnelle ou l'expression des sentiments de la rédaction. Néanmoins, il n'en est pas moins vrai [et je puis le dire avec assurance] que cette opinion a été poussée beaucoup trop loin et dépasse infiniment les limites ordinaires d'une réflexion impartiale. Ce n'est plus ici un conseil d'ami; c'est une véritable mercuriale avec tout son sel et toute son amertume; c'est une leçon donnée, la férule en main et le prestige de la position au front.

On doit donner à toute personne que l'on attaque le pouvoir et les moyens de se défendre. J'espère donc, monsieur l'Éditeur, que vous m'accorderez encore aujourd'hui un tout petit espace dans vos colonnes pour expliquer brièvement mes *sophismes* et mes *prétendus paradoxes*.

D'abord, je n'ai aucunement prétendu exprimer dans ma correspondance les sentiments et les principes de la rédaction; j'ai émis une opinion personnelle: voilà tout. D'ailleurs, j'ai écrit sous un nom responsable et je veux que tout le blâme et toutes les critiques que cet écrit pourrait attirer sur votre journal ne retombe que sur moi seul.

La critique dont je parle prend son principal point d'appui dans le paragraphe où je recommande de ne pas répandre sur une aussi vaste échelle l'étude de la langue anglaise.

Cette assertion peut paraître un paradoxe au premier coup d'œil, surtout dans les circonstances où nous nous trouvons. Mais lorsqu'il s'agit d'un principe à émettre, doit-on considérer si les circonstances devrent en empêcher l'application? doit-on reculer devant les préjugés dominants et fausser sa propre opinion, ses convictions, parce que les aveuglés, les fatalistes, jeteront les hauts cris?

Non! ce ne peut être là la conduite d'un écrivain convaincu et fort de ses convictions; ce ne peut être le fait d'un esprit impartial et hors du cercle des préjugés du siècle!.....

Mon adversaire amène à l'appui de ses assertions, l'exemple de la France qui aujourd'hui recommande et soutient, dans ses lycées, l'étude de la langue anglaise.

Est-ce bien là un point de comparaison pour nous, pauvre îlot qu'envahissent chaque jour les flots de l'anglomanie! — La France forte, puissante, formant un tout indivisible, peut-elle craindre, comme nous, l'invasion trop considérable dans son sein d'institutions étrangères; doit-elle se préoccuper, comme nous, d'une instruction qui n'est rendue dangereuse que par les circonstances?.....

Evidemment, la simple réflexion nous prouve le contraire, et ici toute polémique est inutile.

D'ailleurs, je n'ai pas entrepris d'entrer en lice avec l'auteur de cette critique; je prétends simplement expliquer mes idées d'une manière plus claire et jeter quelque lumière sur la sincérité de mes intentions.

Je ne puis clore cette correspondance sans exprimer le regret que j'éprouve en voyant la partialité avec laquelle l'auteur a rejeté tout l'écrit pour une seule phrase qui lui déplaisait. Je ne crois pourtant pas que ce soient là ses convictions; car s'il en était ainsi, les principes de la rédaction se trouveraient gravement compromis.

L'exiguïté du journal m'empêche d'en dire plus long pour aujourd'hui. Mais, plus tard, je me ferai un plaisir de répondre à toutes les observations que l'on pourra me faire sur ce sujet, et loin de me trouver blessé, je me considérerai toujours comme honoré des réflexions que l'on fera sur mes écrits.

MONTMORENCI.

UN PARI ENTRE LE PRÉSIDENT
ET LE PRÉVENU.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous avez été arrêté comme vagabond, vous n'avez donc pas de domicile?

LE ROY. — Pour ça si, j'en ai du domicile.

— Où est-il ?

— Pas plus loin qu'ici même, à Paris.

— Mais enfin où, chez qui ?

— Chez ma marraine donc, et une jolie chambre encore : lit de sangle, draps et tout.

— On a écrit à votre marraine : elle a répondu que depuis quatre ans vous ne logiez plus chez elle, et qu'elle ne voulait pas vous réclamer.

— Elle a donc perdu la boule, ma marraine; je lui ai encore souhaité la fête, il y a pas un mois avec un gros bouquet, qu'il y avait des ceillots et du jasmin dedans.

— Mais si vous demeuriez chez elle, on ne vous aurait pas trouvé couché pendant la nuit au rond-point de la barrière du Tarne.

— C'était l'histoire de se rafraîchir; je travaille tout près de là chez M. Granet, fabricant de papiers peints, rue de charonne.

— Vous connaît-il personnellement, ce M. Granet ?

— S'il me connaît ! il n'y a pas un mois qui m'a tapé sur l'épaule, et qu'il m'a dit : "Leroy, si tu n'es pas plus exact à ton travail, je f... à la porte."

— Voilà un excellent certificat.

— Ah ! j'en ai d'autres; ma marraine peut le dire; c'est une vieille pompière, si elle voulait parler, n'empêche pas qu'elle pourrait me faire évader d'ici. Si on la faisait venir à c'te boutique, je la ferais bien parler autrement qu'elle n'écrit; même que le jour de sa fête elle m'a donné sa... sa... comment donc qu'ça s'appelle ? vous savez bien....

UN AVOCAT. — Sa bénédiction.

— Oui, ça y est, sa bénédiction avec une pièce de trente sous.

M. LE PRÉSIDENT. — Si on citait votre maître, M. Granet, et votre marraine, croyez-vous qu'ils vous réclameraient ?

— Certainement; je parie tout ce qu'on voudra.

M. LE PRÉSIDENT. — Le tribunal remet votre affaire à samedi, jour où on entendra votre maître et votre marraine.

— Ça va, à la bonne heure ! vous verrez si je les fais pas parler, surtout ma marraine, qu'a pas mal à la langue.

Variétés.

A propos des pluies continuelles de l'été dernier, un journal français édité ce qui suit :

Il a tant plu

Qu'on ne sait plus

Dans quel mois il a le plus plu ;

Partout au surplus,

Si l'eût moins plu.

Ça m'eût plus plu.

Un jeune médecin est appelé dernièrement dans une famille. Il trouve un *baby* atteint d'une angine, et une mère éplorée qui tombe dans les bras du praticien, en s'écriant :

— Sauvez-le, monsieur, sauvez-le, nous serons deux qui vous devons la vie !

Le médecin soigne l'enfant avec conscience, pratique une opération, vient surveiller l'emploi des réactifs, prescrit les tisanes, continue ses visites jusqu'en pleine convalescence, et demande alors six louis comme dédommagement de ses soins.

La mère tire trois louis de son porte-monnaie.

— Pour un enfant, docteur, fait-elle de sa plus gracieuse voix, ce n'est que moitié prix.

C'était pendant la campagne d'Italie. Je ne sais quel corps expéditionnaire venait d'arriver à je ne sais quel campement. Une rivière coulait au milieu des tentes. Un général demanda à un officier si l'eau convenait bien aux chevaux.

— Ma foi ! mon général, dit l'officier, ils ne s'en plaignent pas !

Une vieille dame entre dans un bureau de placement. Elle porte une robe verte pomme et fourreau, des manchettes à gigot, la taille sous les bras, un chapeau en forme de calèche, orné de fleurs inconnues, de plumes rongées et de dentelles éplorées qui lui donnent l'air d'un saule pleureur. Elle agite un parapluie, entre et commence :

— Je voudrais un valet de chambre.

— Oui, madame.

— Jeune, de dix-huit à trente ans :

— Oui, madame, nous avons cela.

— Joli garçon.

— Oui, madame.

— Solide.

— Oui, madame. Pour quel emploi ?

— Pour tout faire.

— Madame donne ?....

— Douze cents francs pour commencer, logé, nourri, blanchi.... Si je suis contente, je l'épouserai.

UN RENSEIGNEMENT
COMMERCIAL.

Que pensez-vous de la maison Scartassin, Vénard et compagnie ?

— Ma foi ! je ne pense que Scartassin et Vénard ne tarderont pas à souhaiter le bonjour à la compagnie.

Monsieur, c'est un muet qui voudrait voir monsieur.

— Est-il sûr qu'il soit muet ?

— Dam ! monsieur il le dit !

Un enfant de la campagne venait de voir pour la première fois la ville de Québec.

A son retour, la maman, suivant la coutume, s'empresse de lui demander comment il avait trouvé la ville.

Ne m'en parle pas, maman, répondit l'enfant je n'ai pu la voir, les maisons me l'ont cachée....

Un malade américain, abandonné de tous les médecins de New-York, vient de demander une consultation à un des premiers docteurs de Londres par le télégraphe transatlantique. Le praticien a également envoyé son ordonnance par le câble sous marin.

On ne dit pas si le malade a payé son médecin par la même voie.

Dans tous les cas, il y a tout lieu de croire que le remède aura produit un effet électrique... sur le porte-monnaie du sujet.

DANS UN RESTAURANT EN VOGUE.
— Saprissi ! garçon, mais voyez donc ! il y a des cheveux dans ce potage !
— Ah ! oui, monsieur ; mais ceux-là, je les reconnais : ils appartiennent au patron.

DANS UNE CHAMBRE DE POLICE
CORRECTIONNELLE.

— Accusé, vos nom et prénom ?
— Jules Baranchu.
— Votre âge ?
— Dix-neuf ans.
— Quels sont vos moyens d'existence ?
— Fabricant de trompettes pour le jugement dernier.

LE GLANEUR.

CHARADE.

On mange mon "premier", on porte mon "dernier".
Quand on envoie à mon "entier."
On s'en promet soulagement et joie.
Celui qui part y va sans se faire prier.
On y cause, on y rit. Mainte fille y déploie
Les agréments d'un esprit familier,
Et l'art d'une coquette experte en son métier.
Pourtant, dans certains cas celui que l'on envoie
Se fâche, en prétendant qu'on veut l'humilier.
SÉMÉAC.

CALCUL.

Un jour je sortis de chez moi avec quelque argent.

— Je ne sais pas quelle inspiration, j'entraî dans une église, je fis ma petite prière, et je m'aperçus que mon argent était doublé. Frappé de ce miracle, je me sentis porté à la charité et je donnai un chellin à l'église ; — j'allai dans une autre église, mon argent doubla encore et je donnai un chellin à cette seconde église. —

— j'allai à une troisième église et ce fut la même chose, je donnai encore un chellin.

Je demande combien j'avais d'argent lorsque je suis sorti de chez moi.

La réponse au prochain numéro.

Le mot de la dernière énigme est "silence"

La Réponse du dernier calcul 13 jours.

Explication. — La dernière nuit elle fera trois pieds, et n'aura plus à redescendre puis qu'elle aura fini de monter.